

venu ma meilleure société. Au milieu des tigres et des loups, cette douce image me paraît une faveur de la providence.

» Paris est magnifique à voir en ce moment : rien n'est comparable à l'horreur qu'il inspire, et à la sublimité des spectacles qu'il présente.

» Autrefois, une jeune fille pleurait dans la rue : on songeait à la gravure de la *cruche cassée*, on souriait à la belle pleureuse, et l'on passait.

» Aujourd'hui, quand on voit le deuil et la pâleur sur un visage, on a l'explication de cette pâleur et de ce deuil vers quatre heures, en suivant le faubourg Saint-Antoine, ou mieux la rue Saint-Honoré.

» Car, aujourd'hui, on exécute en deux endroits, comme autrefois, sous la monarchie, on tirait en deux endroits les feux d'artifice.

» Du reste, j'ai pris mon parti comme tout le monde, et je passe au milieu de ces martyrs et de ces bourreaux, étonné de n'être pas des uns, et heureux de ne pas être des autres.

» Cette révolution, ma chère Ingénue, je croyais qu'elle amènerait le règne de la philosophie et de la liberté ; mais, jusqu'à présent, elle n'a amené que la liberté sans aucune philosophie ni littérature.

» Dis bien à madame la comtesse et à M. le comte que je leur suis reconnaissant de leurs bons souhaits à mon égard, mais que je vis assez paisiblement ici dans le commerce de mes amis. Réveillon est sous la protection du général Santerre.

» Quitter Paris, c'est-à-dire quitter toutes mes habitudes, ce serait pour moi la mort. Je ne désespère pas de mourir bientôt, et c'est aujourd'hui l'occasion des trépas illustres ; et, cependant, je trouve la vie très bonne toutes les fois que je regarde ton portrait. . . . »

Ingénue s'arrêta là.

— Triste pays que la France ! fit la comtesse en soupirant ; est-ce que nous ne sommes pas plus heureux ici ? mes enfants, dites !

— Oh ! s'écria Christian, heureux comme les élus avec les anges !

Ingénue passa au col de son mari deux beaux bras blancs, et s'en alla ensuite embrasser la comtesse avec des yeux humides de larmes.

En ce moment, un serviteur entra.

Il portait sur un plat d'argent deux ou trois journaux et des lettres.

La comtesse prit les journaux, qu'elle tendit à son fils, tandis qu'elle décachetait les lettres.

Le petit Christian était revenu au portrait de

son aïeul, et le regardait avec des yeux courroucés.

— Bonne maman, dit-il, pourquoi donc grand-père me fait-il peur ? je veux qu'on me défende contre lui, moi !

Personne ne l'écoutait.

Il chercha parmi les portraits.

— Le père à grand'maman me fait peur, dit-il ; où est donc le père à papa pour défendre son petit-fils ?

Comme l'enfant prononçait ces paroles, Christian poussa un cri de surprise qui fit tourner la tête aux deux femmes.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent-elles ?

— Oh ! une nouvelle qui ne devrait pas m'étonner, dit-il, car elle prouve qu'il y a encore quelques cœurs loyaux, et quelques mains fermes dans cette pauvre France.

— Et quelle est cette nouvelle ?

— Ecoutez, reprit Christian.

Et il lut :

« Le député Marat vient d'être assassiné dans son bain aujourd'hui 13 juillet 1763 ; il est mort sans avoir pu proférer une parole.

» A demain pour les détails. »

La comtesse Obinska pâlit à ce nom de Marat ; mais bientôt ses lèvres minces se détendirent pour dessiner un sinistre sourire.

— Marat ! dit Ingénue, ah ! tant mieux ! c'était un monstre à face humaine !

— Et encore ! murmura la comtesse.

Mais le journal promet des détails pour le lendemain ; Christian, n'avez-vous pas le journal du lendemain ?

— Si fait.

Et il ouvrit un des deux journaux qui restaient, et lut :

« L'assassin du député Marat est une jeune fille de Caen, nommée Charlotte de Corday. Elle a été exécutée aujourd'hui, et est morte héroïquement. »

— Charlotte de Corday ! s'écria Ingénue ; vous dites Charlotte de Corday ?

— Tenez, ma chère, répondit Christian en passant le journal à sa femme.

— Charlotte de Corday ! répéta-t-elle. C'est mon amie... mon sauveur... tu sais Christian ?

— Oh ! Providence ! murmura le jeune homme en levant les yeux au ciel.

— Oh ! Providence ! murmura la comtesse Obinska en serrant son petit-fils contre sa poitrine.

ALEXANDRE DUMAS.

UNE VISITE AU CAMP DE SÉBASTOPOL.

Février 1855.

— On voit la côte, Monsieur ; dans deux heures nous serons arrivés ; le capitaine m'envoie vous prévenir.

— A l'avertissement du mousse, je sautai à bas du cadre qui me servait de lit, et, m'habillant à la hâte, je montai promptement sur le pont.

Il y régnait cette animation que l'approche de la terre cause toujours à bord d'un navire. Tous les regards se tournaient vers les falaises à demi-cachées par les brumes du matin, et les vieux soldats de Crimée, que nous ramenions des hôpitaux de Constantinople, se voyaient entourés par les recrues venues de France, avides d'écouter leurs récits, attentives à leurs descriptions. Un caporal du génie paraissait le héros de la bande. Ses traits amaigris faisaient ressortir ses sourcils nettement marqués. Il avait dans sa personne un grand air d'énergie, et l'étrange du costume, le fez rouge, le large collet à capuchon, cette capote écourtée par l'usure du travail, accompagnaient bien son geste hardi, entraînant, sa parole brève et colorée, lorsque, désignant du doigt chacun des points de l'horizon, il racontait les batailles et les épisodes du siège auxquels il avait pris part. Dans cet homme façonné par la souffrance et le danger, on retrouvait l'enthousiasme contenu des vieux grognards de nos armées d'Afrique et d'Orient, qui, un jour sans doute, auront aussi leur Béranger et leur Charlet.

Un séjour de plusieurs semaines à Constantinople, dans cette ville où le Franc, le Turc et le Saxon, toutes les figures, toutes les races, tous les costumes semblent s'être donné rendez-vous comme dans une nouvelle Babel, m'avait fait perdre ce premier étonnement de toutes choses,

bien simple quand l'on était, comme moi, parfaitement étranger aux habitudes de la vie militaire. Voyageur de hasard, venu avec le capitaine d'un bateau à vapeur du commerce, frété par l'intendance, je ne pouvais cependant me défendre d'une émotion profonde au moment de toucher ces terres où la vie humaine sert d'enjeu à ces terribles parties, à ces drames héroïques.

La brume se dissipait peu à peu, le soleil faisait briller les voiles blanches des navires, qu'un vent favorable amenait de tous côtés, comme aux approches d'un de nos grands ports de commerce. Les côtes dénudées, d'un aspect triste, s'élevaient par une pente insensible, et se perdaient à l'horizon dans une ligne grisâtre. Un brusque soulèvement de roches, dont les escarpements cachaient le célèbre monastère de Saint-Georges, venait seul, vers la droite, rompre la monotonie de ce tableau. A gauche, dans le lointain, nous apercevions les forts qui commandent la baie sur laquelle s'ouvre le port de Sébastopol ; un pli de terrain dérobaient la ville ; mais, au loin, le phare d'Inkerman se détachait de plateaux verdâtres qui présentent un bizarre contraste avec le reste du pays. Plus près de nous, on découvrait les lignes de tentes des divisions françaises, et l'escadre légère, toujours sous vapeur, avant-garde qui doit protéger la flotte contre les brûlots ennemis, indiquer tout ce qui se passe dans la rade. Au premier rang, seule, en flèche, une frégate à vapeur se tenant le plus près possible de ces tours de granit, qui ressemblaient à de grands vautours au repos, puis plus en arrière deux autres frégates débordées elles-mêmes par deux vaisseaux. A chaque tour de roue, les lignes perdaient leur indécision.

Nous distinguons le pantalon rouge de nos soldats et la fumée blanche, précurseur du grondement du canon. Encore un instant, et notre bon navire rasait l'estacade et les batteries élevées pour protéger le port de Kamiesch, cette création française, et saluant au passage les magnifiques vaisseaux de notre marine militaire, allait prendre la place assignée par la direction du port.

Vraiment on aurait pu se croire dans la plus florissante de nos cités de commerce. Bricks, goëlettes, trois-mâts, près de 600 bâtiments de toutes sortes et de toutes provenances se pressaient à l'envi dans ces deux baies jumelles, qui rappellent le double port de la Joliette et de Marseille. Maltais, Toscans, Espagnols, Génois, Grecs, Provençaux, Américains, Anglais; ils étaient serrés comme une fourmière, rangés avec le plus grand ordre, exécutant bon gré mal gré les prescriptions du capitaine du port, parvenu à grand-peine, il est vrai, mais parvenu enfin à maintenir la régularité au milieu de cette tourbe inquiète. A Kamiesch, la nature s'est montrée prodigue. Partout la mer est franche, les bâtiments peuvent sans crainte accoster le rivage, et trois planches suffisent pour improviser un débarcadère. Placé sur la dunette de notre navire, comme au centre d'un panorama, je ne pouvais me lasser de regarder cette vie, ce mouvement, cette agitation ordonnée. — Des larges flancs des navires, sortaient des montagnes de ballots, du foin, des caisses à biscuit, de la farine, de l'orge, de l'avoine, du bois, que de nombreuses corvées de soldats chargeaient. Plus loin, c'étaient les chevaux, les mulets, les voitures, le matériel, que l'on conduisait aux magasins du génie ou de l'artillerie; autour de nous, les canots des bâtiments de guerre, les yoles fines, élancées, la baleinière si rapide, sillonnaient les eaux de la baie en se garant des gros chalands, remorqués par les canots de la direction de la marine, ou bien encore un modeste *you-you* s'en allait renouveler les provisions de la *cambuse*, car marchands et voleurs ne manquent pas à Kamiesch. Ils sont tous venus pour tondre la laine de nos malheureux troupiers. Leurs petites boutiques en bois, pareilles à celles qui s'établissent vers le jour de l'an, sur les boulevards de Paris, couvrent le champ de foire; mais, ici, la ménagère a la main caluse, le teint basané; sa dent, plus d'une fois, a déchiré la cartouche, et elle sait très bien réclamer auprès du commandant de place, Salomon protecteur, dont la juste

sévérité veille sur les intérêts du soldat. Sans les pyramides d'obus et de boulets on oublierait vraiment que tout cela n'existe que par la guerre. Comme en France, ou encore, ou plutôt, comme partout, lorsqu'il y a chance de gagner des piastres, les bateliers avaient envahi le navire et se disputaient déjà nos dépouilles; il fallut bien les suivre, et quelques coups de rame nous ayant amenés au débarcadère, mon pied toucha enfin la terre de Crimée; j'étais sur le sol de *Fripou-Ville*, tel est le surnom de Kamiesch, digne pendant de Balacava, le *Cocquin-City* des Anglais. Ma première rencontre fut un honnête gendarme se promenant de long en large, fidèle à la consigne et à l'autorité qu'il faisait respecter. Mais je cherchai en vain le douanier, son compagnon fidèle dans nos ports de mer. — Pas le moindre habit vert: la civilisation évidemment était bien loin.

Notre navire allait être déchargé sur-le-champ, je n'avais que quarante-huit heures à passer au camp, car, ce délai écoulé et l'opération finie, il devait reprendre la mer. Je me mis donc, sans perdre de temps, en mesure de faire usage des lettres de recommandation qui m'avaient été données pour le grand quartier général. Le premier point était de m'y rendre. Grâce à une amicale obligeance, la chose me fut facile, et un bon cheval me permit de franchir rapidement les deux lieues qui séparent le port du quartier du général Canrobert.

A mesure que l'heure avançait, les prolonges et les convois venus du camp ajoutaient une animation nouvelle et rendaient plus sensible encore le calme et le silence qui régnaient constamment dans le petit camp turc, établi en arrière du chemin qui mène de la maison du commandant de place à la direction du port. Les soldats attendaient, en fumant leur pipe, la fin de tout ce bruit, aussi patiemment que la fin du jour. L'un d'eux, sous sa tente verte, lavait à l'eau tiède, suivant l'usage musulman, son camarade qui venait de mourir, et se préparait à le confier à la terre, sans rien perdre de son tranquille sang-froid, sans s'inquiéter de l'agitation qui l'entourait.

En quittant Kamiesch, la route, empierrée comme nos routes de France, monte par une pente douce en longeant les collines dont les revers gris arrêtent la vue, mais, lorsque le vent a desséché le sol, la plupart suivent les mille sentiers qui côtoient la chaussée militaire. Malgré

les corvées, les allées et les venues de tous les gens qui passent, rien n'égale la tristesse de ces lieux. De grands oiseaux de proie, planent sans cesse, au-dessus des cadavres à demi-enterrés des chevaux morts à la fatigue; au loin, sur la gauche, le sourd grondement du canon indique la position de la ville et des batteries d'attaque. On dirait qu'un manteau de plomb pèse sur vos épaules. Les soldats, peu disposés à la mélancolie, ne font guère ces réflexions si j'en crois les plaisanteries d'une bande d'infanterie qui s'en venait de Kamiesch porter des boulets au *Relais*, ainsi surnommé, parce qu'en cet endroit, on change d'hommes, comme à une poste on change de chevaux. L'aspect n'est plus le même en approchant du grand quartier-général: l'horizon s'étend; et au mouvement des ordonnances, des plantons, des officiers, l'on sent, malgré soi, que, de là, part la pensée qui guide et dirige, que là se trouve l'âme de l'armée, le général en chef.

Rien de plus simple pourtant que ce grand quartier-général, je dirais presque rien de plus austère. Quelques tentes à demi-encaissées dans des trous creusés dans la terre, et protégés par des remparts de pierre, s'appellent, l'une le bureau de l'état-major, l'autre, la tente du général Trochu, celle-ci, la maison des officiers d'ordonnance, une quatrième, est décorée du nom de salle du conseil, plus loin, se trouve la demeure où repose le général en chef, durant le peu d'heures où il lui est permis de se livrer au sommeil; au centre enfin, et dans la direction de la ville, s'élève une baraque, la seule qui existe en cet endroit; mais aussi son importance est grande, car elle renferme à la fois la cuisine, la salle à manger, et une petite pièce, nommée le chauffoir. Tels sont les somptueux palais du commandant de l'armée.

Ah! là-bas, il n'y a point de luxe. Tout rappelle l'homme de guerre endurci à la fatigue, formé par les durs labeurs, et ce poêle de fonte si précieux pour l'officier qui descend de cheval après une longue course, par la pluie ou la neige, a vu bien souvent s'échanger, comme au foyer de la famille, les gais propos et les joyeuses paroles. Les philosophes pensaient à notre armée, lorsqu'ils ont écrit que la douleur ne tient qu'autant de place que nous lui en faisons. Au retour d'un voyage en Crimée, nul ne s'avivra d'en douter. Quant à moi, je n'oublierai jamais l'impression que me firent ces martiales figures, ces hommes énergiques, qui portent sur

leurs traits l'empreinte d'une existence dont le sacrifice constant de la vie est le premier devoir.

Les nuits sont trop noires et les chemins souvent trop mauvais, pour que le général Canrobert puisse inviter à dîner, sans compromettre parfois le retour de ses convives; aussi, le matin, à l'heure du déjeuner, une société nombreuse se réunit au grand quartier général. — Chefs de service, officiers français et anglais, prennent place sur des escabeaux de bois, des tabourets de toile; chacun garde un chaud vêtement; car si, grâce au procédé Ruolz, on peut se croire, comme au temps du maréchal de Richelieu, servi dans de la vaisselle plate, il faut se montrer moins sybarite que nos grands-pères: avoir le ventre à table et les pieds loin du feu. Le général, que j'avais eu l'honneur de rencontrer à Paris, me parut changé. Il souffrait encore d'une affection aux yeux, qui n'altérait en rien, du reste, sa bonne humeur. Cette verve entraînée, cette bienveillance chaleureuse, qui lui ont acquis de si profonds dévoûmens, se retrouvaient dans sa causerie. On eût dit, en vérité, le chef de tribu, prenant plaisir à se reposer un instant au milieu des siens, repos bien employé, au reste, car le général en profitait pour échanger avec les officiers généraux ou les chefs de corps toutes les observations de nature à intéresser les troupes placées sous leurs ordres. — A peine le café pris et un dernier cigare fumé, l'on vint annoncer que les chevaux étaient sellés.

Voilà, ici, la vie de chaque jour, me disait un officier, comme nous sortions. Depuis six heures, le général est debout, recevant les rapports, travaillant avec le chef d'état major; au moment du déjeuner, il s'entretient avec les divers officiers qu'il a mandés. L'après-midi d'ordinaire, si des travaux urgents ne le réclament pas, est consacré aux courses d'inspection, et le soir, quand tout le monde dort, vous verriez sa lumière briller encore bien avant dans la nuit. C'est l'heure où il met en ordre son immense correspondance. Je ne sais vraiment comment il a pu résister à une pareille vie. Il nous a mis sur les dents. Mais aussi, il a la consolation d'avoir vu son armée traverser sans trop d'embûches cette cruelle épreuve. Trois pieds de neige, le manque de bois et 2,000 pièces de canon, ne rendent pas un siège facile, mais on vient à bout de tout, quand la confiance et l'ardeur sont dans les troupes: et le général, on peut le dire, leur a réchauffé le cœur tout l'hiver. Par-

courez le camp et les tranchées, il ne vous sera pas difficile de vous en convaincre.

J'avais hâte, en effet, de profiter de la bienveillante autorisation qui m'avait été donnée, et je tenais à faire le meilleur usage possible du peu d'heures qui me restaient à passer en Crimée. Mais, il faut l'avouer, je ressemblais à ces provinciaux nouvellement débarqués à Paris, dont les yeux s'écarquillent en regardant un spectacle qu'ils n'ont jamais rencontré sur leurs pas. — Tantôt une femme élégante, puis cette voiture, ces beaux chevaux, ce magasin; on voudrait tout voir à la fois, pouvoir admirer sans cesse. Ici, point de brodequins en tournées, de jolies femmes, de robes élégantes, de belles voitures; mais de grandes guêtres de peau de mouton, de longues barbes, de larges capotes et des chevaux amaigris par les intempéries de la saison; point de magasins splendides, mais un abri creusé sous la terre, dans lequel une cantinière débite le tabac, l'eau-de-vie et de petites provisions qu'elle s'en va renouveler à grand-peine à Kamiesch; point de belles maisons: de grandes tentes les remplacent; pour quelques-uns, c'est encore la petite tente d'Afrique; mais partout des hommes actifs, alertes, se réunissant pour partager les soins communs, se diviser la besogne, améliorer la fortune. L'un veille sur le ragoût, l'autre sans doute du même pays qu'un boucher de l'administration, est parvenu à se procurer du sang de bœuf. La précieuse gamelle est placée sur le fourneau creusé dans la terre pour l'abriter du vent, et construit d'après toutes les règles de l'art. Par trois fois on fait bouillir et refroidir ce sang, et à la troisième cuisson, il ressemble à un fromage noir, rappelant assez le foie: quelques grains de gros sel, un morceau de biscuit, et surtout bon estomac et vaillant appétit, donnent à ce mets nouveau un prix inestimable. J'admiraient leur habileté à tirer parti de tout, l'adresse avec laquelle ils réparent leurs vêtements auxquels les travaux de la tranchée avaient porté une rude atteinte. Morceaux de toile, pièces en drap, morceaux de cuir, ils cousent et recousent comme la plus habile ouvrière. Mais le fusil est l'objet de tous les soins; ceux-là surtout qui ont le bonheur, comme ils disent, d'avoir un *risque-tout*, ces carabines aux longues baïonnettes, avec lesquelles on affronte en confiance les plus grands dangers, ceux-là les traitent avec une attention dont rien ne peut donner l'idée.

Marins des compagnies de débarquement ou

vieux soldats d'Afrique se valent maintenant sur terre pour toutes les besognes; et ce ne fut pas un de mes moindres étonnement de voir la propreté et la coquetterie du camp des compagnies de débarquement de la flotte. Non loin de là on entend le soufflet mugir, les marteaux frappent l'enclume, le fer rougi lance des étincelles, et de grands gaillards aux bras noirs travaillent dans un vaste atelier; c'est le grand parc d'artillerie. Toutes les réparations s'y font, à l'aide des ouvriers de l'arme. Là se réunit la réserve des approvisionnements, des engins de guerre; là on apporte jusqu'au cercle de tôle qui maintient les caisses à biscuit, car rien ne se perd, et tout concourt à l'œuvre commune, depuis le boulet à l'aide duquel on doit battre les remparts ennemis, et à force de combats et d'hommes tués arriver à la paix et au repos, jusqu'aux ambulances, ces arsenaux où se réparent les hommes et aux tranchées qui les abritent.

Les tranchées de gauche dans la direction du bastion du Mât sont bien l'un des plus curieux témoignages du labeur et de la patience humaine. Elles s'ouvrent à peu de distance de la maison du Clocheton, qui doit son nom à un petit clocher, maintenant percé à jour par les boulets. — Ces immenses chemins creusés, dans un tuf assez semblable à celui que traverse le chemin de fer de Paris à Passy, effraient l'imagination, quand l'on songe que ces déblais prodigieux, ces parapets, ces épaulements, ont été construits sous une pluie de projectiles. A mesure que l'on avance, l'obstacle se dessine. Dans la construction surtout des batteries nouvelles, le danger devient plus grand, mais, la bonne humeur de nos soldats n'en est pas diminuée. Comme je me trouvais de ce côté, un boulet tombe, ricoche, et, dans un de ses sauts, coude un homme et lui casse le bras. — Sacré animal! s'écrie le soldat, ça l'aurait bien gêné de se déranger un peu! et il s'assoit sur la marche du parapet. Ses camarades accourent, et le conduisent au chirurgien. Un des travailleurs, avant de se remettre à la besogne, prend le boulet dans ses deux mains: — Tiens! dit-il, c'est drôle! il est tout chaud; et, le laissant retomber à terre, le voilà qui allume sa pipe, et se met à fumer, bien assis, les deux pieds sur le boulet.

L'ordre, l'activité, la vigilance règnent durant tout le travail du jour. Un soldat nommé guetteur, veille sur les canons de la place et signale le danger. Le major et le général commandant

la tranchée, passent sans cesse au milieu des travailleurs. Le général Canrobert vient souvent aussi les animer de sa présence, s'exposant parfois avec une imprudence que l'on blâme, et qui cependant attache dans un chef. — La garde prend alors les armes, chaque travailleur reste à sa place, aucun soldat ne quitte son poste, mais le général visite toujours les endroits les plus périlleux, et sa générosité assure alors aux hommes une ration ou un supplément de solde pris sur ses ressources personnelles.

La nuit, il y a vraiment quelque chose d'imposant. La neige semble plus froide, le vent plus aigu, puis cette obscurité qui vous entoure, d'où à chaque instant peut sortir le danger, la mort peut-être, donne le frisson. Alors, chaque regard cherche à deviner, pas un œil ne se ferme, et ces vaillants cœurs restent ainsi durant de longues heures exposés à toutes les intempéries, pendant que nous dormons d'un sommeil paisible, chaudement enveloppés dans de bonnes couvertures. Je voudrais que ceux qui se mêlent de juger ce qu'ils ignorent, les faiseurs de plans, fussent envoyés, durant une seule nuit, à l'extrême limite de nos tranchées, à cent quatre-vingts pieds du bastion du Mât, ils reviendraient, je n'en doute pas, plus mesurés dans leurs paroles, moins prompts au blâme. Ce vent de la mort qui semble régner entre la place et nos lignes, leur inspirerait de salutaires réflexions. — Cette multitude de boulets, dont la terre est couverte au loin, cause déjà à elle seule une surprise mêlée de crainte: pas un repli de terrain qui n'en soit jonché, et les soldats prétendent que si jamais l'on signe la paix, l'Empereur, par une clause spéciale, leur donnera tout ce fer comme part de prise. Le cadeau ne serait pas à dédaigner. L'on pourrait même se contenter de ceux qui sont venus mettre en morceaux les magnifiques pierres de taille du ravin des carrières, il y aurait encore là un joli denier. Nos troupiers s'y sont au reste parfaitement accoutumés. Et comme le disait un sergent du génie: — Ma foi! j'en ai maintenant tant vu et de si gros, que si jamais je suis tué par une balle, je ne pourrai jamais croire que je suis bien mort.

Les tranchées offrent un grand intérêt, mais l'on ne peut s'y rendre compte ni de l'aspect général de la ville de Sébastopol ni de l'ensemble des travaux; pour cela, il faut aller à la maison d'observation, cahute en pierres sèches, placée sur le bord du ravin dont l'extrémité forme le port. De ce point, avec une bonne lunette, on

aperçoit comme un immense décor d'opéra, depuis la tour Malakoff, à l'extrême droite, les bâtiments et les casernes, jusqu'à l'aqueduc, le théâtre, le palais Menschikoff, l'église, tous ces édifices d'inégale grandeur qu'entoure la redoutable ceinture de canons qui fait de cette ville la plus forte tête de pont qu'il y ait dans le monde. — On voit la fumée blanche de la poudre, on entend un bruit sourd. Les cloches se mêlent au son des tambours, et, dans l'air il y a ce frémissement qui sent la lutte, la peine, le danger, la guerre. — De là, aussi, l'on découvre les tranchées nouvelles que les 3e et 4e divisions françaises construisent maintenant sur l'emplacement occupé par les lignes anglaises au commencement du siège. Les soldats travaillent le pic à la main, creusant pendant des heures entières à l'aide de la sonde, le trou qui doit contenir la poudre avec laquelle on pourra faire éclater la roche qui doit leur livrer passage. Par là aussi se trouve le poste nommé l'Observatoire des Marins; un long boyau conduit à une guérite creusée dans la terre, à l'extrémité d'un mouvement de terrain, d'où l'on découvre tout ce qui se passe dans la rade. De temps à autre, l'homme qui veille jette un coup d'œil et se cache aussitôt, car les Russes ont de bons tireurs, et une balle arrive vite. Il y a de ce côté de nombreuses embuscades, et c'est à qui, des Russes ou des Français, se jouera les meilleurs tours.

Comme je passais près d'un franc-tireur accroupi contre le parapet, près d'une embrasure, je le vis tout à coup se lever, agiter son képi et le poser sur le gabion, puis, se blottir à deux pas de là. Des lignes ennemies, partirent alors successivement trois coups de fusil. A la troisième balle, le képi roulait à terre, percé de part en part. Un instant après, le soldat (un fantassin de marine) se rapproche de l'embrasure, je regarde en même temps, et j'aperçois une bouteille sur la palissade ennemie. Il tire deux fois, et la bouteille vole en éclats. Que diable faites-vous là? lui dis-je. Histoire de s'entretenir l'œil et de se conserver la main, me répondit-il. Quand on ne peut tuer personne, il faut bien tuer le temps.

Le fait est que Russes et Français sont devenus si habiles, que le métier présente maintenant de grandes difficultés. A la moindre ombre qui paraît aux embrasures, aussitôt c'est une grêle de balles. Un corps opaque peut seul

intercepter le jour ; ce corps opaque doit être celui d'un homme, alors on le tire, et les balles coniques portent juste.

J'avais aperçu, sans pouvoir m'y rendre, les lignes de l'armée d'observation et les campements des Anglais ; à peine si j'avais pu contempler de loin l'emplacement de l'héroïque charge de la cavalerie anglaise et les montagnes rougeâ-

tres qui encadrent la gorge de Balaclava. Mon excursion rapide était donc bien incomplète, et pourtant les tableaux passés sous mes yeux étaient si nombreux, que je me croyais encore le jouet d'une illusion, quand le bateau à vapeur m'entraînait déjà bien loin.

CHARLES MORET.



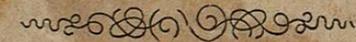
LE DEMI-MONDE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS.



NEW-YORK,
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR,
73, Franklin Street.

1855.